

# Une approche au motif urbain dans l'œuvre d'Abdelwahab Meddeb

Anna Zoppellari

(Università degli Studi di Trieste, Italia)

**Abstract** Starting from the consideration that the rise of postmodernity subverted the traditional supremacy of time over space within social studies, the article deals with the theme of the city in Abdelwahab Meddeb's literary work. Urban space becomes the place of encounters and hybridisation, in line with a textual strategy that joins identitarian discourse and claims for plurality. The city becomes a labyrinth in which the poet-promeneur retrieves the symbols of multiple referents, all embedded within the space of the text.

**Sommaire** 1 De l'espace et du temps. – 2 Les villes de Meddeb. – 3 Marrakech.

**Keywords** Meddeb. Francophone literature. Tunisian literature. City. Urban space.

## 1 De l'espace et du temps

La ville est un motif central dans l'œuvre d'Abdelwahab Meddeb, elle est le lieu de la rencontre et du mélange : rencontre des hommes et mélange de leurs signes. Bien que cette centralité soit évidente, la critique a le plus souvent préféré aborder l'œuvre à partir des concepts de trace et d'exil, notions qui peuvent s'inscrire dans l'espace citadin, mais qui conduisent à s'interroger davantage sur le binôme désert/écriture,<sup>1</sup> considéré plus convenable à l'analyse d'une écriture titanique et dionysiaque, même quand elle se présente sous le signe du fragment et apparaît comme pénétrée d'un sentiment d'incomplétude et d'impossibilité de dire. Cette attitude est d'autant plus paradoxale car la ville chez Meddeb se lie presque toujours au motif de la déambulation, déclinaison urbaine de la quête depuis Baudelaire au moins. Un promeneur (le poète-narrateur) se déplace à l'intérieur d'un espace citadin,<sup>2</sup> décrit ses perceptions, esquisse toute

1 Ce binôme s'explique à partir du fait que le désert est, pour Meddeb, comme on le verra plus loin, le lieu de la quête originaire de la parole poétique.

2 Parmi les études consacrées en partie ou en totalité à la ville dans l'œuvre de Meddeb, nous citons Arnaud (1986), Bivona (2011), Bonn (1986, 1987), El Alami (2000), Flores (1999), Kerrou (1990), Roche (1988).

une série d'images à mi-chemin entre la vision et l'imaginaire et ouvre le texte à d'autres espaces et, bien sûr, à d'autres villes.

La première constatation qu'il nous semble nécessaire de faire est que, bien que la ville constitue un espace privilégié dans l'œuvre de l'écrivain, elle reste un espace difficile à saisir, non pas en raison d'un manque de références, mais d'une surexposition des renvois. La ville, les villes sont chez Meddeb des lieux vécus, perçus et conçus (selon la célèbre définition de l'espace que donnait Henri Lefebvre en 1976) qui tendent au mythe babélique du mélange des langues. Dans cette mouvance, le rapport sujet / espace est dynamique et, si l'espace s'amplifie au fil des perceptions, le sujet se transforme lui aussi ; en utilisant les mots de l'écrivain même, le sujet qui déambule dans la ville est quelqu'un qui, « balbutiant tous les idiomes, touchant toutes les écritures, entrant et sortant, au hasard des rencontres, d'une scène à l'autre » (Meddeb 1995, 24), se sent « capable [d']accueillir tou[s] » (24) les signes rencontrés dans sa déambulation.

La deuxième constatation nécessaire se lie au rôle de la ville dans la culture contemporaine. D'une part, il convient de rappeler l'importance de l'espace urbain dans la société de la fin du XXe et du début du XXIe siècle ; de l'autre, il ne faut pas oublier le rapport double que l'espace littéraire maghrébin a entretenu avec l'imaginaire de la ville au cours de son histoire. Notons rapidement que l'urbanisation en cours dans la société humaine depuis plus d'un siècle a connu un développement exponentiel au début du nouveau siècle, et que le nombre de personnes qui vivent en ville a dépassé celui des personnes qui habitent à la campagne (Veron 2006). Rappelons aussi que le processus qui a conduit l'écrivain maghrébin à s'approprier de la ville a été long, mais qu'il connaît un point d'arrivée et, somme toute, de libération avec les œuvres d'écrivains comme Kateb Yacine, Abdélkébir Khatibi et Abdelwahab Meddeb. Ce dernier, ainsi que nous allons essayer de le démontrer, donne à la ville une fonction comparable à celle du texte, à savoir celui de faire rencontrer les signes et de déclencher les références. Si, « avant l'Indépendance, [la ville] est ressentie comme le domaine de l'« autre », comme étrangère » (Bonn 2016, 97), pour l'écrivain d'après l'Indépendance et surtout pour l'écrivain du nouveau siècle « la ville devient le théâtre d'un nouveau désir exprimé par l'homme contemporain, celui d'expérimenter des moments d'inclusion et de partager des expériences communes » (Puccini 2017, 8).

Chez Meddeb, la ville s'inscrit donc dans un processus de métatextualisation et de polyglottisme qui lui donne l'image d'un lieu où les signes se superposent, mais surtout où le déplacement renvoie, de façon déclarée ou cachée, au voyage intérieur tel qu'il a été développé dans la tradition soufie.<sup>3</sup> C'est comme dire que l'espace citadin n'est pas seulement un sujet

3 Nous renvoyons, entre autres, à Zoppellari (1995) et à El Alami (2000).

thématique, il s'inscrit dans un projet culturel et narratif qui dit la pluralité et la rencontre. Du point de vue narratif, la ville devient un espace structuré qui se pose en rapport dichotomique avec le sujet qui la traverse ; du point de vue culturel, le renvoi à la tradition soufie s'insère dans un discours plus ample mettant en relation des signes de l'espace d'origine avec la mondialisation des références et l'ancrage dans la contemporanéité.

Nous avons affaire à la théorisation du pluralisme culturel qui a été le mot d'ordre des littératures francophones à partir des années '70 et qui a trouvé chez Meddeb l'un de ses interprètes les plus perspicaces à partir des années '80. Il ne sera pas inutile de rappeler que cette théorisation est ancrée dans une révision du rôle de l'espace dans les sciences sociales. C'est en fait à partir des analyses de Foucault (1966) et de Lefebvre (1974) que l'espace prend des caractéristiques spécifiques, comme l'hétérogénéité et la pluralité. Il ne sera pas inutile non plus de rappeler que le renversement du rapport espace / temps dans les sciences sociales constitue l'une des caractéristiques de la pensée postmoderne. L'espace n'est plus considéré comme un récipient vide où l'histoire se fait, mais devient la condition de la possibilité et le véritable facteur performant de l'être-au-monde de l'homme contemporain (Soja 1989). Ce renversement de perspective a eu un rôle particulier dans les littératures postcoloniales et il s'est lié à toute une série de problématiques identitaires qui en ont caractérisé la naissance et le développement. Autrement dit, la connaissance de l'identité culturelle s'est liée de façon significative à la connaissance de l'origine géographique. Chez l'écrivain postcolonial, la question fondatrice est devenue « d'où es-tu ? », question à partir de laquelle Abdelwahab Meddeb a écrit l'une de ses pages les plus belles et les plus connues dans *Talismano* (1987a, 194-6). Au fur et à mesure que l'élément propulsif de la revendication identitaire perdait de sa force, le discours identitaire se liait à l'appel à un nouveau pluralisme culturel (Meddeb 1979).<sup>4</sup> Meddeb s'insère dès le début dans ce débat culturel et se demande quelle est la valeur de la question identitaire dans la littérature contemporaine : il dénonce le risque d'un appauvrissement culturel que son exacerbation peut produire et essaie de fonder les conditions pour dépasser le niveau d'une 'rhétorique de l'identité' à travers une recherche esthétique capable de fonder dans les textes une sorte de médiation entre la pensée orientale (dans sa variante arabo-islamique) et la pensée occidentale (européenne notamment). En s'arrêtant sur la question de l'espace autobiographique (selon l'expression de Khatibi), il essaie d'en délimiter l'influence. Ce sont donc les concepts de trace et d'espace imaginaire que l'écrivain privilégie puisqu'ils lui permettront de découvrir le concept d'identité à partir du

4 Meddeb, Abdelwahab (1979). « Dans le cas maghrébin le problème de l'identité est exacerbé ». *Le Temps*.

concept de voyage, de transition, d'exil et de retour. L'on peut dire que la fonction de la littérature n'est plus vraiment celle de reconstituer le sujet, mais d'en déconstruire la mémoire.

Une étape fondamentale a été celle de la remise en cause du rapport de l'individu non européen à l'Europe. S'il est vrai que « le non-européen ne peut éluder l'Europe comme question » (Meddeb 1994), la fonction historique de l'écrivain né sur la rive sud de la Méditerranée se transforme en nécessité d'insérer le Maghreb et la pensée arabe dans l'imaginaire contemporain. Cet objectif suit plusieurs parcours : d'une part, il s'agit pour l'écrivain de revenir sur les fondements non-européens qui sont à la base de la civilisation européenne, de l'autre, il s'agit de retrouver un « regard étonné, lavé, neuf, sur lui-même, sur son groupe, sur son époque » (Meddeb 1987b, 9). A partir de cette apparente opposition, l'écrivain développe un refus véritable de l'ethnocentrisme et une interprétation complexe du lieu comme espace où les différentes traditions, cultures et religions, se compénètrent et se réunissent. Dans ce parcours logique, la ville, qui est l'expression la plus complète des civilisations (Roncayolo 1988), ainsi que le véritable lieu de naissance de la civilisation arabe, devient une étape habituelle pour l'écrivain et, de notre point de vue, une étape nécessaire.

Tout n'est pas que ville cependant, et la détermination de ce qui est hors de la ville constitue, dans notre parcours logique, une halte préliminaire fondamentale pour mieux définir la valeur symbolique de cet espace réel. Un texte, publié en 1998, dans la revue *Dédale*, nous semble particulièrement significatif à ce propos. Le numéro double 7-8 est en fait consacré au désert, mais la préface du directeur (Meddeb lui-même) commence par l'image d'une ville (Tunis) investie d'une tempête de sable. Cette image d'une ville pénétrée et dévorée par le désert impose symboliquement la comparaison entre *intra muros* - où « une sécurité psychologique est assurée » (Kerrou 1990, 5) - et *extra muros*, ou, pour mieux dire, un *extra muros* caractérisé par un manque extrême de socialité et représentant symboliquement, comme l'indique le sous-titre du volume, le 'vide', l'errance' et l'écriture'. À côté de Tunis, l'auteur retrouve dans sa mémoire l'image de Marrakech, « ville rouge [qui] eut à affronter le jaune du désert » (Meddeb 1998, 15) ou encore Marseille dont les quartiers apparaissent « enroulés dans un lent tourbillon ocre » (Meddeb 1998, 11). Les images pourraient être multipliées, mais ces trois exemples nous suggèrent combien le couple ville/désert semble complémentaire. L'un appelle l'autre. Le lieu du silence, du manque extrême de socialité et de signes se confronte presque automatiquement à l'espace de l'urbanité, clos et protégé, représentation physique et symbolique de la communauté régie par des règles, des lois, des mœurs. Sur la même ligne que Mohammed Dib, pour lequel le désert est un « lieu où il n'y a lieu que de soulever des questions » (Dib 1992, 116), le désert pour Meddeb est un territoire vivant où la quête constitue l'élément essen-

tiel. Ce qui est cependant fondamental, pour nous, c'est que le couple ville/désert tend à la compénétration : le désert entre dans la ville, la ville peut redevenir désert. Il ne sera pas inutile de revenir sur les mots de l'écrivain : « Jusque dans l'ancre, le désert pénètre et dévore le regard de l'homme de la ville » (Meddeb 1998, 11), pour continuer plus loin :

La ville est devenue ocre, il était impossible de sortir, oui, une ville blanche qui se transforme en ville ocre, il était impossible de sortir, oui, une ville blanche qui se transforme en ville jaune, le désert est monté, fin mai, début juin, il est parvenu jusqu'au nord, il a traversé les jardins, en a brûlé les fruits et les fleurs. (11)

Si le désert est partout, c'est parce que la ville se laisse transpercer, se laisse tenter par le désert. L'antagonisme entre la ville et le désert reste cependant ouvert et le désert « ne parvient pas à couvrir toutes les bornes, [...] toutes les maisons qu'il rencontre » (11). Ville et désert sont en fait deux éléments de la même scène où le proche et le lointain se rencontrent et où les lettres migrent « entre les lieux et les langues » (17). Si le désert est donc la métaphore de l'écriture, ou, pour mieux dire, de la quête d'un mot - « par quel mot dire » (Meddeb 1995, stance 2) prononce la voix poétique au début du *Tombeau d'Ibn Arabi* -, la ville est le lieu où les mots et les signes se rencontrent et s'entrelacent. La ville devient la scène d'une « errance opérée de l'intérieur et de l'extérieur sous forme de visite-pèlerinage » (Kerrou 1990, 5). Par ailleurs, le temps tend à transformer « en fossiles les vestiges de l'œuvre humaine » (Meddeb 1999, 11). Voilà donc que Pétra se présente au narrateur-promeneur comme « une ombre épaisse dans l'étagement où succèdent aux obélisques les pilastres et les frontons, saillies rongées par le vent et le sable » (10-11). Cette image de deux espaces symboliquement opposés qui s'intègrent l'un à l'autre répond à des motivations esthétiques et symboliques différentes. Du point de vue esthétique, nous avons affaire à une volonté de transformer le texte en espace de rencontre des différences et des opposés, du point de vue symbolique, ville et désert constituent les deux éléments complémentaires du mythe fondateur de l'hérige.

## 2 Les villes de Meddeb

Dans *Talismano* déjà ([1979] 1987a), il est question d'une ville. Tunis est la ville de l'enfance, le lieu où le narrateur revient pour se promener à travers des « itinéraires anciens » (Meddeb 1987a, 15), dans un décor urbain qu'il dit « à dédale » (15) et à travers un parcours où il retrouve les « saveurs d'enfance » (15) et perce « le secret des rues » (15). Dans *Phantasia* (Meddeb 1986), nous retrouvons une voix narrative qui se promène

dans Paris, nous décrit des instants de perceptions artistiques, nous fait passer, de façon imprévue, dans d'autres villes (Rome, Florence, Padoue, Bagdad, etc.), nous fait revenir à Paris au cours d'une véritable transfiguration phantasmatique d'images et de souvenirs. Le poète-promeneur part de la Place Saint-Sulpice où « la fontaine [...] gémit d'une musique cristal qui brise la glace » (15), passe rapidement au Jardin du « Luxembourg, désert, un dimanche matin » (Meddeb 1986, 15), au moment où un « soleil pâle » (15) lui rappelle « le seul jour de neige de [son] enfance africaine » (15), visite rapidement la Passerelle des Arts - qui « est barrée » (49) - et le Pont-Neuf où « la suie s'accumule à travers les tresses de laurier qui couronnent la statue équestre d'Henri IV » (49). Plus bas, le narrateur et Aya traverseront les boulevards, fouleront les faubourgs, visiteront « la machine Beaubourg » (95), le cimetière de Montmartre et entreront dans un métro qui se transformera très rapidement en véritable enfer dantesque. La comparaison entre le voyage du poète florentin accompagné de Virgile et le voyage en outre-tombe de Mohammed avec l'ange Gabriel devient un élément symbolique qui dit la rencontre, avant de poser une question de génétique textuelle. Si l'on considère d'ailleurs le renvoi de Meddeb aux études d'Asin Palacios,<sup>5</sup> il faut reconnaître que cette récupération de la pensée de l'arabiste espagnol par l'écrivain tunisien répond plus à un objectif culturel ample qu'à une préoccupation de délimitation des influences ; il s'agit, pour l'intellectuel franco-tunisien, de retrouver les éléments pluriels de la culture contemporaine et, en même temps, de faire sortir la référence arabe des études des spécialistes pour les faire circuler dans l'espace de l'imaginaire. En tout cas, la déambulation dans la ville fonctionne comme un élément qui alimente l'entropie du texte, fait tomber la ligne de séparation entre le nord et le sud et permet la prolifération des références extratextuelles.

En poursuivant cet aperçu rapide, nous rappellerons *Aya dans les villes* (1999), un très beau texte en prose poétique, divisé en 11 chapitres, où est développé le motif de la déambulation du poète et de la femme inspiratrice (Aya) dans la ville. Les villes dont on parle ici sont Pétra, Fès, La Mecque (avec visite de la Caaba), Tunis, Malte, Marseille, Paris, où l'on trouve « mille villes dans la ville » (87), le poète voyage « sur place, à la rencontre des peuples et des langues » (87) et il se « réfugie parmi les peuples du Sud dans l'immense ville du Nord » (87). Rappelons encore rapidement *Les 99 stations de Yale*, texte poétique où est mis en scène le passage de la ville méditerranéenne à la ville américaine. Dans cet espace nouveau, pourtant, la ville occidentale est comme hantée par le souvenir d'un imaginaire maghrébin qui s'alimente de l'expérience directe et du passage à

5 De même que l'on sait, selon Asin Palacios (1919), le *Livre de l'Eschieile Mahomet*, texte traduit au XIIIe siècle d'un texte arabe antécédent, fut l'une des sources de Dante pour l'architecture eschatologique de sa *Commedia*.

travers plusieurs textes, pris de l'ancienne tradition arabe, mais aussi de la lecture des écrivains orientalistes. Nous avons affaire à un intertexte multiple et déclaré, bien que voilé, qui s'ajoute à la référence première, les *Mawâqif* de Niffari. Dans la postface du poème, Meddeb affirme que les « carnets de Delacroix au Maroc et ceux de Flaubert entre Constantine et Carthage » ont été les références qui « apportèrent à l'espace américain un souffle d'air venu du Maghreb ». Les chercheurs ont plusieurs fois mis en relief l'influence de cette bibliographie imaginaire sur ce texte, en analysant, entre autres, la rhétorique du thème apocalyptique à travers le renvoi aux *Tawâsin* d'Hallâj,<sup>6</sup> référence elle aussi déclarée qui « enrichi[t] d'une note sublime et pathétique les personnages de l'apocalypse qui peuplent l'enfer environnant ». Le texte poétique où la ville constitue le motif central et autour duquel l'écriture s'organise est pourtant ce *Portrait du poète en soufi* qui constitue le dernier ouvrage publié avant la disparition de l'écrivain. Dans cette longue suite poétique, le poète rassemble des déambulations dans des villes du Nord et du Sud, mais surtout lie, de façon évidente, dès l'intitulé, la déambulation réelle dans l'espace (dans les villes et d'une ville à l'autre) au motif du voyage intérieur.

Quoi qu'il en soit, la ville textuelle, à savoir celle que le texte reconstitue au fil des mots, est une ville labyrinthique. De même l'on sait que l'image du labyrinthe prévaut dans les représentations architecturales de la ville du Proche et du Moyen-Orient, les villes étant

la résultante d'influences très variées naturelles et historiques dont certaines sont largement antérieures à la conquête arabe et à l'islamisation qui les ont façonnées de façon définitive. (Raymond 1992, 23)

Ce qui est intéressant de noter est que l'image du labyrinthe prévaut, chez Meddeb, dans toute ville, qu'elle soit d'Orient ou d'Occident. Sans avoir la prétention d'analyser de façon exhaustive le motif de la pluralité des villes, nous soulignons que l'espace citadin est toujours un « labyrinthe esthétique » (Moles, Rohmer 1982, 75) chez Meddeb. Au cours de la visite de la ville, on retrouve les étapes de la découverte et de la purification (Kerrou 1990, 5) du sujet promeneur. Autant dire que ces espaces sont « investi[s] d'une aura symbolique » (5) qui transforme ces espaces en véritables lieux de mémoire. Dans cet espace moderne et ancien à la fois, le poète risque de se perdre, il en a « la volonté » (Meddeb 1999, 87), mais il s'y retrouve toujours. Dans ce lieu où les « délires » et les « hallucinations se déroulent dans [la] tête » (86), les images « extraites de la mémoire et du corps de tous ceux qui, à travers les siècles, ont témoigné et ont légué leur témoignage pour la postérité » (86) mettent en joie le promeneur contemporain.

6 Nous renvoyons, entre autres, à Zoppellari 2004, 209-17.

L'idée de fond est la constitution d'un espace littéraire où les concepts de marche et de mouvement constituent le fil rouge d'une scène culturelle plurielle qui tend à l'entropie. Les traditions s'y rencontrent, s'opposent même, mais ne se nient pas les unes les autres.

Rappelons d'ailleurs que le travail de métatextualisation des références, caractéristique de l'écriture postmoderne, répond au sentiment de mort de Dieu et s'inscrit dans un acte poétique qui travaille sur le bord de l'ontologie, mais qui évite toujours d'identifier la parole poétique à la parole inspirée. Autrement dit, l'idée qui est à la base de l'écriture de Meddeb est que la poésie naît de l'expérience des limites et du sentiment de mort et de renouveau. L'homme contemporain vit donc dans la nécessité « d'inscrire dans le périssable ce qui est reçu de la Parole éternelle pour se trouver prompt à s'engager dans tant de prospections et d'aventures qui dans l'initiation et le commencement renouvellent l'aventure de l'être en prenant le risque de succomber et de périr » (Meddeb 1994, 22).

### 3 Marrakech

Marrakech constitue une étape centrale dans l'œuvre de Meddeb, pour son rôle religieux, fondateur, traditionnel et populaire. Ailleurs, l'écrivain l'a définie une « merveille enchanteresse » (Meddeb 2006, 162), « fréquentée pendant des années » (162), « visit[ée] furtivement en toute saison » (162), à laquelle il se réfère comme à quelqu'un à qui on s'est engagé par une promesse solennelle. C'est une ville « en danger », un lieu mythique qu'« il faut sauver », ou dont il faut sauver « ce qu'il en reste » (162).

Dans l'extrait que nous publions dans ce numéro de *Il Tolomeo*, le projet textuel suit des tensions opposées mais complémentaires, l'une ascensionnelle, l'autre descendante, l'une verticale, l'autre horizontale. La voix poétique suit le décor architectural, reproduit le modèle dynamique du minaret de la Koutoubia, gagne un « regard ascensionnel sur les multiples directions de la ville » et poursuit sur « la ligne de fuite » qui guide la vision panoramique. La figure de l'accumulation, très fréquente dans l'écriture de Meddeb, s'allie à la volonté de percevoir la ville dans ses différents aspects et à partir de différentes perspectives. Voilà donc que la voix poétique inventorie comme en survol les sites et les monuments : la Ménara, la Mamounia, le Palais de la Reine, l'Agdal, le Méchouar, Bal Lkhmis, Sidi Bel Abbès, la Mosquée Ben Youssef, Jemaa el-Fna, la Mosquée Mwasîne, le Palais du Glawi, la Mosquée Doukkala, le cercle des Jbilêt, les Dawdiyât, le Jardin Majorelle, Gueliz... Voilà surtout que les images du présent se confondent avec les images du passé, les images directes avec les images structurées de la tradition artistique sur le fil d'une « imagination qui traverse les siècles ».

La vue panoramique, qui répond à une volonté de tenir tout sous contrôle ou de rassembler tout par un même regard, ne constitue pas la seule façon



de percevoir l'espace. Le promeneur entre en ville et la perception, visuelle, devient tactile. Il va au pied de La Koutoubia, « touch[e] les pierres de sa base », entre dans le souk, pour des « incursions nocturnes », y « reconnaît [...] les têtes [...] qui passent », se mêle aux gens dans la « belle place aux trois oliviers, marchands des simples et autres ingrédients médicaux et magiques ». Suivant une pratique fréquente dans l'écriture de Meddeb, l'entrée dans un espace concret (ici dans Jemaa el-Fna, « lieu des errants et des vagabonds, des mendiants, des saltimbanques, des sans-logis, des déambulant ») ouvre le récit à une perception indirecte qui permet une référence métatextuelle aux enluminures de Siyah Qalem, artiste turc du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il définit « calame errant, et [...] peintre vagabond, synthèse des nomades asiates ». Il convient de préciser que le rapport établi par l'écrivain contemporain entre l'enlumineur turc et la ville marocaine n'est pas direct, puisque les œuvres d'art auxquelles il fait référence n'ont pas pour décor la ville de Marrakech. Et néanmoins, elles pourraient l'avoir, car la référence artistique sert d'appui à la reconstitution d'un imaginaire du lieu au sens large du concept.

Sur le plan de la tradition religieuse, cette promenade à l'intérieur de la ville rouge répond à une volonté de donner un signe de reconnaissance à un lieu purificateur : « Tout dans la ville apporte un baume, même les extrêmes, intolérables ailleurs » (Meddeb 2006, 162). Pour préciser plus bas :

C'est une ville qui mérite la vénération en raison de la sainteté disséminée en de multiples mausolées, créant une cartographie sacrée qui double d'une autre logique l'enchaînement des segments topographiques. (162)

Cette « mémoire féconde » (163) que l'écrivain veut faire vibrer, nous restitue une ville qui, comme chez Glissant, est « le sanctuaire de la parole [et] du geste » (Glissant in Chamoiseau 1992, 11), lieu du sacré et du scatologique, du haut et du bas, de la quête et de la halte. Un aspect assez intéressant de cet extrait, mais aussi de tous les textes qui décrivent des villes dans les textes de Meddeb, et notamment des textes consacrés à des villes arabo-méditerranéennes, est lié à leur statut identitaire qui est moins clair qu'on ne pourrait le penser. Sous la plume de Meddeb, Marrakech est un lieu identitaire dans lequel les nombreuses descriptions architectoniques et artistiques « préserv[ent] toutes les temporalités [...], telles qu'elles se fixent dans l'espace et la parole » (Augé 1992, édition Kindle 976). Dans ce retour en arrière, mise à distance et empathie semblent s'alterner. D'un côté, la prolifération lexicale, l'énumération des endroits, la description presque technique des bâtiments tendent à mettre à distance le spectacle, à l'objectiver, tandis que, l'émergence du sujet qui se promène, sa présence physique, les digressions imprévues, remettent en cause la centralité d'une mémoire qui se veut personnelle et collective à

la fois. Marrakech devient un lieu résiduel où le sentiment de perte et la volonté de préservation deviennent dominants.

En conclusion, qu'en est-il de la ville de Marrakech dans ce texte ? Nous dirons qu'elle existe dans des images très précises, que c'est dans et vers la ville que le poète se déplace, accomplit son parcours, mais, qu'elle est transfigurée et transformée en espace à mi-chemin entre le réel et l'irréel. « Tout voyage est un voyage intérieur », a écrit le soufi, toute promenade dans la ville transforme, dirons-nous, le réel en phantasme et l'expérience en quête. Cette référence soufie n'est pas qu'un simple jeu intertextuel, elle est le ressort qui permet le passage de l'une à l'autre rive. La ville devient donc l'espace privilégié de ce passage parce qu'elle est le lieu où prend toute sa valeur la rhétorique de la multiplicité comme rencontre des langages et renaissance de la parole.

## Bibliographie

- Arnaud, Jaqueline (1986). « Le Paris des Maghrébins. Regroupement et ouverture ». Centre de recherche en littérature comparée (éd.), *Paris et le phénomène des capitales littéraires = Actes du premier Congrès du C.R.L.C.* (22-26 mai 1984). Paris : Université Paris-Sorbonne, 195-204.
- Augé, Marc (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la sur-modernité*. Paris : Le Seuil. Pour ce texte, la numérotation des pages a été substituée par la position dans l'édition Kindle.
- Bivona, Rosalia (2011). « Multiculturalità e multispazialità come ordine di creazione e di modernità in *Talismano* di Abdelwahab Meddeb ». Bivona, Rosalia ; Igonetti, Giuseppina (a cura di), *Multiculturalismo Frammenti, confluente e prospettive mediterranee*. Napoli : Arte tipografica editrice, 13-32.
- Bonn, Charles (1986). « L'ubiquité citadine, espace de l'énonciation du roman maghrébin ». *Peuples méditerranéens*, 37, 57-66.
- Bonn, Charles (1987). « Littérature maghrébine et espaces identitaires de lecture ». *Présence francophone*, 30, 7-16.
- Bonn, Charles (2016). *Lectures nouvelles du roman algérien. Essai d'auto-biographie intellectuelle*. Paris : Classiques Garnier.
- Chamoiseau, Patrick (1992). *Texaco*. Paris : Gallimard.
- Dib, Mohammed (1992). *Le désert sans détour*. Paris : Sindbad.
- El Alami, Abdellatif (2000). *Métalangage et philologie extatique*. Paris : L'Harmattan.
- Flores, Andrea (1999), « Rhizomes, corps et villes d'origine dans *Talismano* d'Abdelwahab Meddeb ». *Itinéraires et contacts de cultures*, 27, 77-87.
- Foucault, Michel [1966] (2006). *Utopie. Eterotopie*. Napoli : Cronopio.

- Kerrou, Mohamed (1990). « Médina et errance ». *Sociétés. Revue des Sciences Humaines*, 28, 5-12.
- Lefebvre, Henri [1974] (1976). *La produzione dello spazio*. Milano : Anthropos.
- Meddeb, Abdelwahab (1986). *Phantasia*. Paris : Sindbad.
- Meddeb, Abdelwahab (1987a). *Talismano*. Paris : Sinbad.
- Meddeb, Abdelwahab (1987b). « Le Véritable exil est toujours intérieur ». *Le matin du Sahara Magazine*, 1-8 février, 9-10.
- Meddeb, Abdelwahab (1994). « L'Europe comme extrême ». *Esprit*, 200, 5.
- Meddeb, Abdelwahab (1995). *Tombeau d'Ibn Arabi*. Saint Clément de rivière : Éditions Fata Morgana.
- Meddeb, Abdelwahab (1998). « Tous les déserts du monde ». *Dédale*, 7-8, 11-20.
- Meddeb, Abdelwahab (1999). *Aya dans les villes*. Saint Clément de rivière : Éditions Fata Morgana.
- Meddeb, Abdelwahab (2006). *Contre-preches*. Paris : Seuil.
- Moles, Abraham ; Romher, Elisabeth (1982). *Labyrinthes du vécu. L'Espace, matières d'actions*. Paris : Librairie des Méridiennes.
- Palacios, Asin (1919). *La escatología musulmana en la Divina Comedia*. Madrid : Impr. de E. Maestre.
- Puccini, Paola (2017). « Repenser la ville du dedans. Le bien-être en ville. Espaces urbains, langues, cultures et sociétés ». Puccini, P.; Kirouac Massicotte, Isabelle (éds.), *Bien-être en ville. Espaces urbains, langues, cultures et sociétés*. Bologna : I libri di Emil.
- Raymond, André (1992). « La structure de la ville arabe traditionnelle ». Siblot, Paul (éd.), *Regards Croisés-La ville de l'Autre = Actes de la Vème session de l'Université euro-arabe itinérante* (Université Paul Valéry, Montpellier, 2-10 mai 1990). Montpellier : Éditions Espaces, 21-38.
- Roche, Anne (1988). « Espace imaginaire et utopie dans *Phantasia* d'Abdelwahab Meddeb ». Basfao, Kacem (éd.), *Imaginaire de l'espace/Espaces de l'Imaginaire*. Casablanca : Faculté des Lettres 1, 97-102.
- Roncayolo, Marcel (1988). *La città. Storia e problemi della dimensione urbana*. Torino : Einaudi.
- Soja, Edward W. (1989). *Postmodern Geographies*. London ; New York : Verso.
- Veron, Jacques (2006). *L'urbanisation du monde*. Paris : Éditions La découverte.
- Zoppellari, Anna (1995). « Le sentiment du sublime dans l'œuvre d'Abdelwahab Meddeb ». Adamanson, Ginette ; Gouanvic, Jean-Marc (éds.), *Francophonie plurielle = Actes du congrès mondial du Conseil International d'Etudes Francophones* (Casablanca, Maroc, 10-17 juillet 1993). Lasalle (Québec) : Hurtubise HMH, 73-82.
- Zoppellari, Anna (2004). « Le thème apocalyptique chez Abdelwahab Meddeb ». *Astres et désastres = Colloque international de langues, lit-*

*tératures et civilisations des Pays francophones* (Milano, 8-11 juin 2004).  
*Ponti/Ponts*, 4, 209-17.